

# LE COURRIER MUSICAL ET THÉÂTRAL

ABONNEMENT  
pour la France et les Colonies  
Un an : : : : Fr. 60

ABONNEMENT  
pour les pays Étrangers  
Un an : : : : Fr. 100

## PARALLÈLEMENT

par André Himonet.

Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil.  
(DEBUSSY).

Chacun sait que la musique ne veut rien dire. Seuls les demi-musiciens s'époumonent à découvrir sous les notes une nuée d'intentions et de précises images — de préférence visuelles — qu'ils puissent finalement résoudre en mots, puisque, aussi bien, l'homme ne dispose que de mots pour exprimer clairement sa pensée... comme pour la déguiser. Cette translation opérée vaille que vaille, nos gens se sentent soulagés d'un gros poids, en même temps qu'enrichis d'une forte certitude : ils ont compris la musique !

Notez que cette opération semble, de prime abord, assez plausible. L'œil étant, à juste titre, réputé pour le plus intellectuel des sens, il est tout naturel qu'on s'adresse à lui pour l'inciter à jouer le rôle de médiateur plaisant entre l'élément irrationnel qu'apporte la musique et le langage ordinaire. Ce que l'on voit bien se comprend aisément, pourrait-on dire en infligeant quelques entorses à l'alexandrin de Boileau.

De là ce besoin de voir (par les yeux de l'imagination, bien entendu), d'amener captieusement à l'intelligible des émotions et des frissons qui n'ont leur raison d'être qu'en eux-mêmes, hors de toute représentation.

De là aussi la satisfaction qu'éprouve le gros public devant un opéra, une opérette ou tout ce qui y ressemble, à constater que, d'un bout à l'autre de la partition, l'équivalence du son et de la parole se trouve réalisée sans contrainte ni défaillance. Du moins le croient-ils.

De là enfin, inversement, le peu de goût que professent pour ce genre d'ouvrages les vrais musiciens ; car ils ne dédaignent pas sans mélancolie, derrière ce mariage d'apparat où se consomme théâtralement l'union de la musique et du verbe, la sourde et perpétuelle menace d'un divorce latent.

Ce qui ne veut pas dire que le compositeur, spéculant sur la tendance naturelle qui porte l'esprit à fuir la région obscure où évolue la musique pour entrer dans la zone claire où se dessinent les formes et s'épousent les concepts, ait tort de chercher à stimuler notre imagination par des combinaisons sonores appropriées. Des facilités lui sont ainsi offertes, dont il lui est loisible de profiter ; et l'on ne s'en est pas fait faute depuis les romantiques, et surtout depuis Debussy, qui a élargi dans des proportions inouïes le champ des possibilités suggestives de la musique, conviant même — par un jeu extrêmement subtil d'associations — tous nos sens à la fête, selon le vœu formulé par Baudelaire :

*Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir...*

Le danger d'une aussi séduisante esthétique, c'est le ferment d'anarchie qui s'y trouve inclus, et qui peut amener la musique, trop encline à butiner sur les parterres voisins, à perdre de vue son domaine propre. Cela ne lui arrive, hélas ! que trop.

Il ne lui est pas interdit d'être pittoresque, voire descriptive, à condition de n'en point abuser, et de savoir rallier à point nommé ce royaume de l'indicible où elle règne sans partage.

Au surplus, il convient de s'entendre sur ces termes : musique descriptive, musique pittoresque. Il va de soi que la musique ne saurait rivaliser avec la peinture ou la littérature, encore moins avec la nature. Elle n'imité rien. (Ne parlons pas du son des cloches, ou de la stylisation plus ou moins adroite de quelques bruits naturels.) En revanche, elle se prête à d'innombrables *allusions*, et d'autant mieux qu'elle est affectée d'un coefficient émotionnel plus grand.

Autrement dit, ce qui rend possible, dans l'esprit de l'auditeur, l'évocation d'un paysage, d'une atmosphère, etc..., c'est l'intention de l'état d'âme qui a présidé à la naissance de la musique. Ce n'est qu'à travers la sensibilité de l'artiste que nous pouvons remonter au spectacle, à l'idée, dont la contemplation émue a servi de point de départ à son activité créatrice, restant bien entendu que l'auditeur n'est jamais assuré de retrouver avec exactitude les éléments constitutifs de ce prétexte initial.

Tout ce que peut faire le musicien, en somme, c'est orienter nos

états de conscience dans une manière de champ magnétique, qu'il n'arrive à créer que s'il a réussi à faire passer dans son œuvre un flux émotionnel suffisant.

Cette orientation, il peut aussi y aider par des indications littéraires, schéma ou programme plus ou moins déguisé, et nul ne s'en prive, mais ce recours extramusical (et d'ailleurs fort licite) ne mérite pas de retenir bien longtemps l'attention.

Non, la musique ne peut se proposer d'imiter quoi que ce soit. C'est trop clair, et lorsqu'on vient nous dire que certaines « reproductions » de Debussy manquent de consistance, que *La Mer* est une copie fort inférieure à l'original, nous nous demandons si nous avons bien lu ! (1)

« La musique, nous dit précisément l'auteur de *La Mer*, est une mathématique mystérieuse dont les éléments participent de l'infini. Elle est responsable du mouvement des eaux, du jeu des courbes que décrivent les brises changeants. Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil. Pour qui sait regarder avec émotion, c'est la plus belle leçon de développement écrite dans ce livre, pas assez fréquentée par les musiciens, je veux dire la Nature. »

Rien n'est plus musical qu'un coucher de soleil... Cette simple phrase ne montre-t-elle pas une vue singulièrement lucide du plan où doit se tenir la musique par rapport à la nature, et Debussy ne nous a-t-il pas laissé, avec *Nuages* et quelques pièces de piano, le modèle achevé d'une de ces transcriptions pénétrées de la sensibilité la plus rare, qui sont l'honneur et la justification de la musique dite pittoresque ?

Si l'art est la réalité vue à travers un tempérament, nul ne peut se dire artiste plus que Debussy, de qui chaque page, chaque accord, est « signé » sans méprise possible, et comment avancer alors qu'il a « reproduit » plus qu'il n'a « interprété » ? (2) D'un musicien cela est d'ailleurs sans signification. Et puis, ce fameux aphorisme de Zola, qu'on cite à tout propos et hors de propos, s'il vaut pour la littérature, à quoi Zola a pensé en le formulant, s'il peut valoir aussi pour les arts plastiques, je ne vois pas bien quel sens on peut lui donner en musique, ou alors il faudrait s'entendre, au préalable, sur la *réalité* que la musique se propose de traduire.

Qu'on la veuille en nous ou hors de nous, cette réalité ne peut passer dans une suite de sons sans changer de nature et d'aspect. Le musicien est condamné, par les nécessités de sa technique, à une interprétation constante — bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse — mais forcée. Debussy n'était pas si naïf que de l'ignorer, et il a dit expressément que la musique lui semblait destinée « non pas à une reproduction plus ou moins exacte de la nature, mais aux concordances mystérieuses entre la nature et l'imagination ».

Ces concordances, son œuvre entier porte la trace de la chasse passionnée qu'il leur livrait, et l'on ne peut nier que cette chasse n'ait été fructueuse, s'il est permis de regretter qu'elle l'ait parfois entraîné à la poursuite de mirages, ou de gibiers peu dignes du plomb humain.

L'oiseau bleu, point n'est besoin de courir le monde pour l'attraper, et le même Debussy, qui s'est essouffé à sa quête par les landes et les forêts, a mis plus d'une fois la main sur lui, sans aller si loin, et a réussi à le faire chanter inexprimablement. Oyez le *Quatuor*, oyez *Pelléas*. Que n'a-t-il toujours su, ou voulu faire retentir dans sa musique ce timbre de l'âme qui trouve en notre âme un écho si amical...

Si, il y a peut-être quelque chose de plus musical qu'un coucher de soleil, c'est le cortège qui se déroule tout au fond de nous-mêmes, dans le noir et le silence d'une méditation, d'une prière, d'une poussée de souvenirs, d'un rêve de bonheur. Cette richesse intérieure, d'ordinaire trouble et confuse, ondoie et frissonne plus impatiemment à certaines heures, et c'est à ces instants bénis que le musicien peut se pencher sur soi-même dans l'espoir de surprendre le mystérieux chuchotement de l'ineffable.

(1) C'est pourtant insipide dans l'article de M. Jacques Janin, intitulé *Musique Pure*, (*Courrier Musical* du 15 octobre dernier).

(2) J. Janin (*loc. cit.*).

Ici encore, il est contraint à ne procéder que par allusion, en déployant, parallèlement à ce cortège d'émotions, d'impulsions, d'entrevisions in formulables, un tissu symphonique changeant et enchevêtré comme lui, et, comme lui naissant et mourant dans le silence.

Un coucher de soleil, c'est de la musique en action. La vie profonde, c'est de la musique en puissance, c'est une matière non pas tant musicale que *musicable*, que l'artiste a pour mission de dégager de

sa gangue, d'ordonner, de raffiner de telle sorte que toute la force émotive en soit retenue, autant qu'il est possible. |

Le soleil disparaît, le ciel saigne, la nuit vient.

Parallèlement se tisse la trame de nos songes, de nos douleurs et de nos joies.

Parallèlement progresse la musique. Et les accords du ciel et de l'âme se reflètent dans son onde.

ANDRÉ HIMONET.